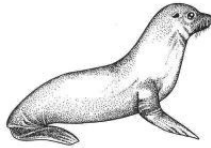


PATAGONIE 3



Puerto Montt n'est pas la naissance de mon voyage. Je navigue depuis vingt-cinq ans. J'en suis arrivée là de la même façon que je me suis parfois sentie irrésistiblement attirée par quelqu'un, prise par un désir impérieux d'aller au-devant de ce que je sais aimer avant de le connaître. J'ai mis un pied devant l'autre... Ou plutôt, j'ai glissé de vague en vague, soutenue par un idéal élan d'insouciance – d'inconscience ? – sans l'option de faire demi-tour.

J'ai voulu partir. J'ai dû partir.

Seule solution pour échapper au grand chaos auquel on me proposait d'adhérer depuis mon arrivée sur terre. Ce minutieux agencement de notre société occidentale, cette grande anesthésie qui pousse dans nos veines sa seringue remplie d'empêchements de rêver, de penser, de comprendre. D'être soi.

Je devais m'éviter cela.

J'entends souvent dire que la chance a eu son rôle dans l'affaire. Peut-être. Il était alors bien sans importance de

savoir si c'était là privilège ou handicap. Plutôt que d'y réfléchir, il me fallait mieux garder les yeux ouverts sur le chemin qui s'entrouvrirait devant moi. Quoi qu'il en soit, on ne trace pas sa route seulement avec de la chance, quand il est heureux, ou de la malchance, s'il est difficile. Décider de sa vie est une autre entreprise. Les événements vont dans le sens de ce que l'on a enfoui au plus profond de soi. De notre capacité à écouter nos chuchotements intimes, bien qu'il soit particulièrement difficile de les entendre quand tout s'agite autour de soi.

Plus on est jeune, plus l'appel est clair. Avec les années, le chuchotement panique et devient « cri », mais il se mêle à ceux des autres et s'égare. Nous perdons de notre ressort, peu à peu, de notre envie de tout. Et, triste farandole, quelques mots vont et viennent de notre cœur à notre âme :

« J'aurais aimé... Mais il est trop tard ! »

Les méchants ont gagné. Ils font se taire la voix intérieure, nous volent nos songes.

Pourtant, dans les histoires, les méchants ne gagnent jamais. Cruella, Gargamel, Mister Hide, Dark Vador, le shérif de Nottingham, le capitaine Crochet perdent la partie. Alors, à quoi servent ces milliers de contes, s'ils ne peuvent nous aider à faire éclore nos rêves ? J'aime les contes. Ils sont ce que le « minutieux agencement » n'arrive pas à enfouir. La partie immergée de l'iceberg de nos espoirs.

D'aussi loin que je puisse me souvenir, j'ai le sentiment qu'un point essentiel nous est dissimulé. Je n'en sais pas beaucoup plus maintenant – peut-être un peu –, et ce sentiment perdure, cet appétit de savoir ce qui se cache derrière l'horizon des choses et des gens. Ce désir d'aller jusqu'à vous et de tendre la main, car peut-être vous, vous avez aperçu une solution que je n'ai pas encore envisagée.

Il est 6 heures du matin. Il fait jour, nous sommes en plein été, et le soleil a repris son job à plein temps. Mis à part le fait qu'un tapis compact de nuages l'empêche de nous réchauffer pendant que nous patageons dans la gadoue.

L'eau descend encore pendant trois heures, puis elle va remonter et toucher la coque du bateau à mi-marée. Cela nous donne six heures pour travailler. Laurent, mon compagnon, et moi avons déjà gratté la vieille peinture durant huit marées basses. Chaque jour, l'horaire du flux et du reflux avance de quarante minutes en moyenne, un peu plus en mortes-eaux, ce qui décale de la même manière nos horaires de grattage, nos levers, nos couchers et nos casse-croûte.

Nous attaquons le travail délicat : traiter à l'acide, puis neutraliser à l'aide d'une base chacun des patchs abîmés par cette saleté d'antifouling au cuivre dont j'ai bien envie de vous donner la marque !

Enfin, passer la première couche d'un isolant – il en faudra cinq – et, à chaque fois, nettoyer, rincer, sécher, avant de repeindre la coque dans sa totalité.

Mais il recommence à pleuvoir, et nous nous réfugions sous l'auvent de la marina, dégoulinants de flotte et de sable boueux.

Si je veux me donner une chance de voyager en sa compagnie, je dois offrir au bateau mon travail à temps complet : entretien, réparation, surveillance de chacun des points cruciaux. Survie pour lui et pour moi.

À travers ces semaines de besogne, lui me démontre la véritable mesure de ma détermination, m'obligeant à le soigner, à l'aimer pour que nous soyons en mesure de poursuivre l'aventure.

Je ne crois pas au courage – du moins, moi, je n'en ai pas –, mais plus simplement à l'instinct de survie. À l'incontournable ardeur qui met en marche les muscles et les neurones d'un être vivant qui désire l'essentiel : s'en sortir !